

la foule, fut accueilli par des rires et par des cris de « Enlevez-le ! » (doloï. doloï), Mais il était venu pour dompter cette populace et avec force il envoya une volée de phrases brèves.

— Mon nom ? Saakian.

— Enlevez-le !

— Mon parti ? Socialiste révolutionnaire.

— Enlevez-le !

— Ma religion officielle ? D'après mon passeport, arménienne grégorienne. Ma religion réelle ? le socialisme. Mes rapports avec la guerre ? Deux frères tués.

Une voix : « Il y aurait bien dû y en avoir un troisième. »

— Mon conseil à vous donner ? Ayez confiance en nous vos chefs et vos meilleurs amis. Arrêtez cette manifestation ridicule. Vous vous avilissez, vous avilissez la Révolution et vous serez la cause du désastre de la Russie.

Ces marins étaient déjà exaspérés, les frapper au visage était idiot. La tapage devint infernal. Il fallut encore Trotzky à la rescousse.

Il monta sur la plate-forme, lui le héros et l'idole des marins de Cronstadt. Il connaissait la mentalité de ses auditeurs. Il savait qu'aujourd'hui ils n'avaient pas d'oreilles pour écouter le blâme.

— Marins révolutionnaires, gloire et fleur des forces révolutionnaires russes, commença-t-il. Dans cette lutte pour la Révolution sociale, nous combattons ensemble. Ensemble, camarades, nos poings heurteront les portes de ce palais, jusqu'à ce que l'idéal pour lequel notre sang a coulé soit à la fin réalisé par la Constitution de ce Pays. Dure et longue est l'héroïque lutte. Mais elle obtiendra une vie libre pour les hommes libres d'un grand pays libre. Ai-je raison ?

— Vous avez raison, Trotzky, hurla la foule.

Trotzky s'éloigne.

— Mais vous ne nous avez rien dit, crièrent-ils. Qu'allez-vous faire vis-à-vis du Cabinet ?

Ils veulent bien qu'on les flatte, mais ils ne sont pas assez inconscients pour se contenter de phrases, même de l'orateur Trotzky.

— Je suis trop enrôlé pour parler, déclare-t-il, Riazanov, va vous expliquer.

— Non, c'est à vous de l'expliquer.

Et Trotzky de nouveau monte sur la voiture.

— Seul le Congrès de toutes les Russies peut exercer le pouvoir absolu. La section du Travail a accepté de convoquer ce Congrès. La section Militaire suivra son exemple sans aucun doute. Dans deux semaines les délégués seront ici.

— Deux semaines ! crièrent-ils déçus. Deux semaines, c'est trop long, nous voulons la réunion immédiate.

Mais Trotzky l'emporte. Les marins approuvent, applaudissent les soviets et les révolutionnaires en marche. Ils s'éloignent paisiblement, convaincus que le second Congrès de toute la Russie sera convoqué.

#### *L'Écrasement de la manifestation par les Bolchevicks.*

C'est précisément ce que les meneurs du Comité Exécutif du Soviet ne veulent pas. Ils sont résolument contre le gouvernement du Soviet et les raisons qu'ils donnent sont nombreuses. Mais la vraie raison est la peur des masses qui leur ont donné leur charge. L'« intelligentsia » se méfie des masses qui sont au-dessous d'elle. En même temps elle exagère les talents et les bonnes intentions de la grande bourgeoisie au-dessus d'elle. Ils ne veulent pas que les soviets prennent le pouvoir. Ils n'ont pas l'intention d'appeler un second Congrès de toutes les Russies, ni dans deux semaines, ni dans deux mois, ni jamais. Mais ils sont effrayés par ces foules turbulentes qui s'écrasent dans les cours et martèlent les portes de coups de poing. Leur tactique est d'apaiser la populace et, pour cela, ils demandent l'aide des Bolchevicks. En même temps, cette « intelligentsia » joue un autre jeu. Elle s'unit au